CHAPITRE XI.

Des Pirogues & de la navigation des Habitans de la Nouvelle-Zélande. *Agriculture, Armes & Muſique; Gouvernement, Religion & Langage de ces Inſulaires. Objections contre l'exiſtence d'un Continent méridional.*

ANN. 1770. Mars. Pirogues.

L'INDUSTRIE de ces Peuples ſe montre dans leurs pirogues plus que dans toute autre choſe; elles ſont longues & étroites, & d'une forme très-reſſemblante aux bateaux dont on ſe ſert pour la pêche de la baleine dans la *Nouvelle-Angleterre*. Les plus grandes de ces pirogues ſemblent être deſtinées principalement à la guerre, & elles portent de quarante à quatre-vingt ou cent hommes armés. Nous en meſurâmes une qui étoit à terre à *Tolaga*; elle avoit ſoixante-huit pieds & demi de long, cinq de large, & trois & demi de profondeur. Le fond étoit aigu avec des côtés droits en forme de coins. Il étoit compoſé de trois longueurs creuſées d'environ deux pouces, d'un pouce & demi d'épaiſſeur, & bien attachées enſemble par un fort cordage. Chaque côté étoit fait d'une ſeule planche de ſoixante-trois pieds de long, de dix ou douze pouces de large, & d'environ un pouce & un quart d'épaiſſeur; elles étoient toutes jointes fortement au fond, & avec beaucoup d'adreſſe. Ils avoient

placé de chaque côté un nombre considérable de traverses d'un plat-bord à l'autre, afin de renforcer le bateau. L'ornement de l'avant de la pirogue s'avançoit de cinq ou six pieds au-delà du corps du petit bâtiment, & il avoit environ quatre pieds & demi de haut. Celui de la poupe étoit attaché sur l'extrémité de l'arrière, comme l'étambord d'un vaisseau l'est sur sa quille, & il avoit environ quatorze pieds de haut, deux de large, & un pouce & demi d'épaisseur. Ils étoient composés tous deux de planches sculptées, dont le dessein étoit beaucoup meilleur que l'exécution. Toutes les pirogues sont construites d'après ce plan, si l'on excepte un petit nombre d'autres que nous avons vues à *Opoorage* ou dans la baie de *Mercure*, & qui étoient d'une seule piece & creusées au feu. Il y en a peu qui n'aient pas vingt pieds de long. Quelques-unes des plus petites ont des balanciers : ils en joignent de tems en tems deux ensemble ; mais cela est très-rare. La sculpture des ornemens de la poupe & de la proue des petites pirogues qui semblent destinées uniquement à la pêche, consiste dans la figure d'un homme dont le visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer ; il sort de la bouche une langue monstrueuse ; & des coquillages blancs d'oreilles de mer lui servent d'yeux. Mais les plus grandes pirogues, qui semblent être leurs bâtimens de guerre, sont magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, & couvertes de franges flottantes de plumes noires qui forment un coup d'œil agréable ; les planches du plat-bord sont sculptées aussi, souvent dans un goût grotesque, & décorées de touffes de plumes blanches

ANN. 1770. Mars.

ANN. 1770. Mars.

placées sur un fond noir. Une description verbale d'objets entièrement nouveaux ne peut en donner une juste idée, qu'en faisant appercevoir la ressemblance qu'ils ont avec d'autres objets que nous connoissons déjà, & auxquels il faut rappeller l'esprit du Lecteur. La sculpture de ces peuples étant d'une espèce singulière, & ne ressemblant à rien de ce que nous connoissons en Europe, je suis obligé de renvoyer sur cette matière aux figures qu'on trouvera dans la planche ci-jointe.

LES pagaies des pirogues sont petites, légères & très-proprement faites; la pale est de forme ovale, ou plutôt elle ressemble à une large feuille. Elle est pointue au bout, plus large au milieu, & elle diminue par degrés jusqu'à la tige; la pagaie a environ six pieds dans toute sa longueur; la tige, y compris la poignée, en comprend quatre & la pale deux. Au moyen de ces rames, ils font marcher leurs pirogues avec une vîtesse surprenante.

ILS ne sont pas fort habiles dans la navigation, ne connoissant point d'autre manière de faire voile que d'aller devant le vent. La voile, qui est de natte ou de réseau, est dressée entre deux perches élevées sur chaque plat-bord, & qui servent à la fois de mâts & de vergues. Deux cordes correspondent à nos écoutes, & sont par conséquent attachées au-dessus du sommet de chaque perche. Quelque grossier & quelqu'incommode que soit cet appareil, les pirogues marchent fort vîte devant le vent; elles sont gouvernées par deux

Benard Dir.

Coffre Sculpté des Habitans de la Nouvelle Zélande.

hommes assis sur la poupe, & qui tiennent pour cela chacun une pagaie dans leur main.

ANN. 1770. Mars.

APRÈS avoir détaillé les productions de leur industrie, je vais donner quelque description de leurs outils. Ils ont deux sortes de haches & des ciseaux qui leur servent aussi de tarieres pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs haches sont faites d'une pièrre noire & dure, ou d'un talc verd compact & qui ne casse pas. Leurs ciseaux sont composés d'ossemens humains, ou de morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un bloc en petites parties angulaires & pointues, ressemblantes à nos pierres à fusil. Ils estiment leurs haches plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent, & ils ne voulurent jamais nous en céder une seule, quelqu'échange que nous leur présentassions. J'offris une fois une de nos meilleures haches & beaucoup d'autres choses contre une des leurs, mais le propriétaire ne voulut pas me la vendre; d'où je conclus que les bonnes haches sont rares parmi eux. Ils employent leurs petits outils de jaspe pour finir leurs ouvrages les plus délicats; comme ils ne savent pas les aiguiser, ils s'en servent jusqu'à ce qu'ils soient entièrement émoussés, & alors ils les jettent là. Nous avons donné aux habitans de *Tolaga* un morceau de verre, & en peu de tems ils trouvèrent moyen de le trouer, afin de le suspendre avec un fil autour de leur col comme un ornement; nous imaginons que l'instrument dont ils se servirent pour cela étoit de jaspe. Nous n'avons pas pu apprendre avec certitude comment ils fabriquent le taillant de leurs outils, & de quelle ma-

Outils, instrumens.

nière ils aiguiſent l'arme qu'ils appellent *patou-patou* ; mais c'eſt probablement en réduiſant en poudre un morceau de la même matière, & en émoulant, au moyen de cette poudre, deux pieces l'une contre l'autre.

ANN. 1770. Mars.

Filets. J'AI déjà fait mention de leurs filets, & ſur-tout de leur ſeine, qui eſt d'une grandeur énorme ; nous en avons vu une qui ſembloit être l'ouvrage des habitans de tout un village ; je crois auſſi qu'elle leur appartenoit en commun. J'ai donné une deſcription particulière de l'autre filet qui eſt circulaire, & qui s'étend, au moyen de deux ou trois cerceaux ; j'ai auſſi parlé de la manière dont ils l'amorcent & dont ils s'en ſervent. Leurs hameçons ſont d'os ou de coquilles, & en général ils ſont mal faits. Ils ont des paniers d'oſier de différente eſpèce & de différente grandeur, dans leſquels ils mettent le poiſſon qu'ils prennent, & où ils ſerrent leurs proviſions.

Agriculture. LEUR culture eſt auſſi parfaite qu'on a lieu de l'attendre d'un pays où un homme ne sème que pour lui, & où la terre donne à peine autant de fruits qu'il en faut pour la ſubſiſtance des habitans. Lorſque nous allâmes pour la première fois à *Tegadoo*, canton ſitué entre la Baie de *Pauvreté* & le Cap *Eſt*, leurs ſemences venoient d'être miſes en terre & n'avoient pas encore commencé à germer : le terreau étoit auſſi uni que celui de nos jardins ; chaque racine avoit un petit mondrain rangé par lignes en quinconce régulier, & les chevilles de bois qui avoient ſervi pour cela étoient encore ſur le champ. Nous n'avons pas eu oc-

caſion de voir travailler les Laboureurs ; mais nous avons examiné l'inſtrument qui leur ſert à la fois de bêche & de charrue. Ce n'eſt qu'un long pieu étroit & aiguiſé en tranchant à un des bouts, avec un petit morceau de bois attaché tranſverſalement à peu de diſtance au-deſſus du tranchant, afin que le pied puiſſe commodément le faire entrer dans la terre ; ils retournent des pieces de terre de ſix ou ſept acres d'étendue avec cet inſtrument, quoiqu'il n'ait pas plus de trois pouces de large ; mais comme le ſol eſt léger & ſabloneux, il fait peu de réſiſtance. ANN. 1770. Mars.

C'EST dans la partie ſeptentrionale de la *Nouvelle-Zélande* que l'Agriculture, l'art de fabriquer des étoffes & les autres arts de la paix, ſemblent être mieux connus & plus pratiqués. On en trouve peu de veſtiges dans la partie méridionale, mais les arts qui appartiennent à la guerre ſont très-floriſſans ſur toute la côte.

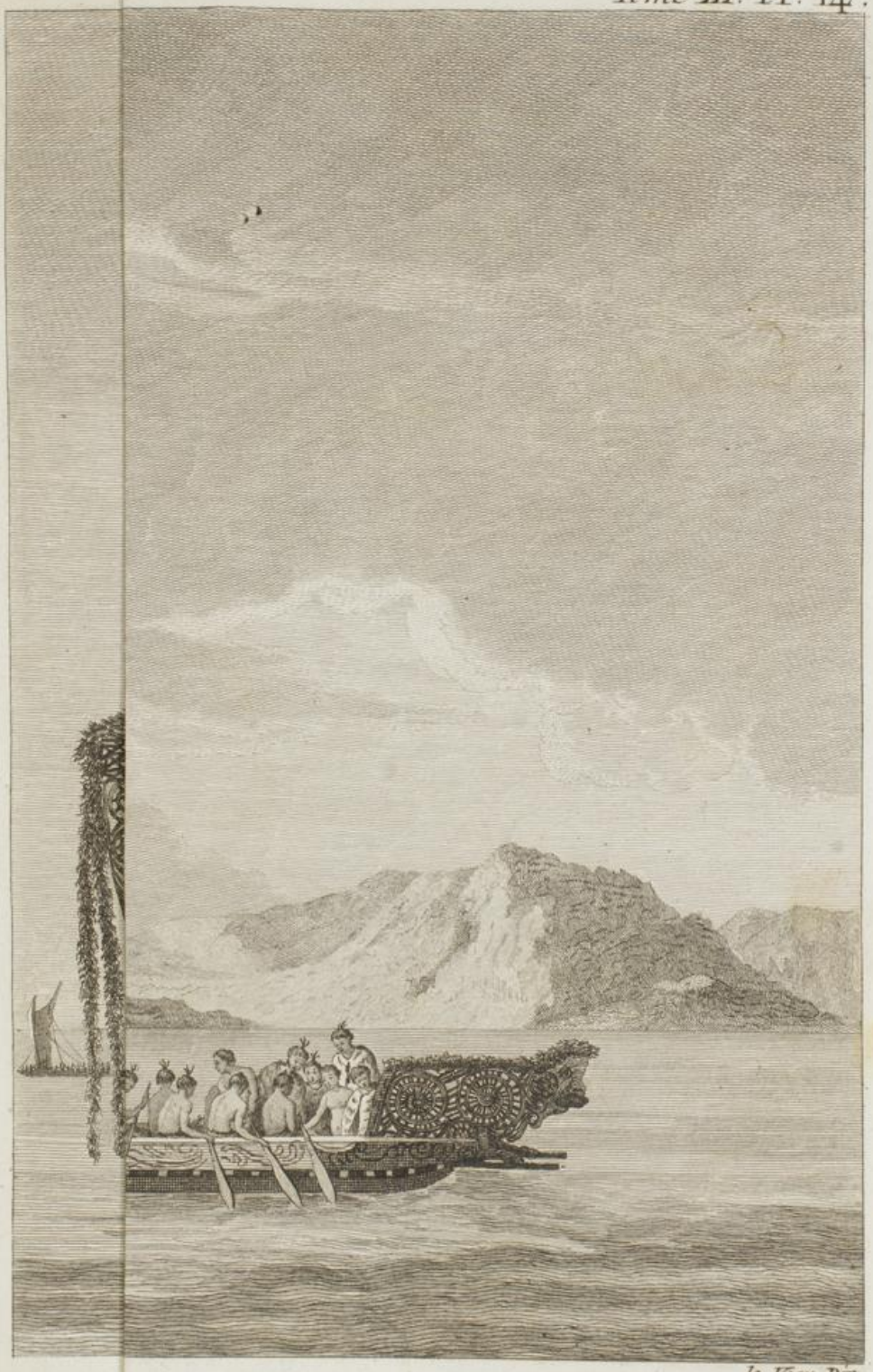
LEURS armes ne ſont pas en grand nombre, mais elles ſont très-propres à détruire leurs ennemis ; ils ont des lances, des dards, des haches de bataille & le *patou-patou ;* la lance à quatorze ou quinze pieds de long ; elle eſt pointue aux deux bouts, & quelquefois garnie d'un os ; on l'empoigne par le milieu, de ſorte que la partie du derrière balançant celle de devant, elle porte un coup plus difficile à parer, que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. J'ai déjà donné une deſcription ſuffiſante du dard & des autres armes, & j'ai remarqué auſſi que ces peuples n'ont ni fronde, ni arcs. Ils lancent le dard, ainſi que les pierres, avec la main ; mais ils s'en ſervent rarement, Armes.

ANN. 1770. Mars.

si ce n'est pour la défense de leurs forts. Leurs combats dans les pirogues ou à terre se font ordinairement de corps à corps ; le massacre doit par conséquent être fort grand, puisque si le premier coup de quelques-unes de leurs armes porte, ils n'ont pas besoin d'en donner un second pour tuer leur ennemi. Ils paroissent mettre leur principale confiance dans le *patou-patou*, qui est attaché à leur poignet avec une forte courroie, de peur qu'on ne le leur arrache par force ; les principaux personnages du pays le pendent ordinairement à leur ceinture, comme un ornement militaire, & il fait partie de leur habillement, comme le poignard chez les Asiatiques & l'épée chez les Européens. Ils n'ont point d'armure défensive, mais outre leurs armes, les chefs portent un bâton de distinction, comme nos Officiers portent un sponton. C'étoit communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige, & décorée de Sculpture, de poil de chien & de plumes ; c'étoit d'autres-fois un bâton d'environ six pieds de long orné de la même manière, & incrusté de coquillages ressemblans à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction sont ordinairement vieux, ou au moins ils ont passé le moyen âge ; ils ont aussi sur le corps plus de taches d'*Amoco* que les autres.

TOUTES les pirogues qui vinrent nous attaquer avoient chacune à bord un ou plusieurs Indiens ainsi distingués, suivant la grandeur du bâtiment. Lorsqu'elles s'étoient approchées à environ une encablure du vaisseau, elles avoient coutume de s'arrêter, & les chefs

se



le Veau Dir.

Pirogue de Guerre de la Nouvelle Zélande.

se levant de leur siége, ils endossoient un vêtement qui sembloit destiné pour cette occasion, & qui étoit ordinairement une peau de chien. Ils prenoient en main leur bâton de distinction ou une arme, & ils montroient aux autres habitans ce qu'ils devoient faire. Quand ils se trouvoient à une trop grande distance pour nous atteindre avec la lance ou avec une pierre, ils croyoient aussi qu'ils n'étoient pas à la portée de nos armes; alors ils nous adressoient leur défi, dont les mots étoient presque toujours les mêmes, *Haromai, haromai, harre uta a patou-patou oge*: « Venez à nous, » venez à terre, & nous vous tuerons tous avec nos » patou-patous ». Pendant qu'ils proféroient ces menaces, ils s'approchoient insensiblement jusqu'à ce qu'ils fussent tout près du vaisseau. Ils parloient par intervalles d'un ton tranquille, & répondoient à toutes les questions que nous leur faisions; d'autres-fois ils renouvelloient leur défi & leurs menaces, jusqu'à ce qu'enfin encouragés par la timidité qu'ils nous supposoient, ils commençoient leur chanson & leur danse de guerre; c'étoit le prélude de l'attaque, laquelle duroit quelquefois si long-tems, que, pour la faire finir, nous étions obligés de tirer quelques coups de fusils. Quelquefois ils se retiroient après nous avoir jetté quelques pierres à bord, comme s'ils eussent été contens de nous avoir fait une insulte dont nous n'osions pas nous venger.

ANN. 1770. Mars.

La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvemens violens & des contorsions hideuses de membres; le visage y joue un grand rôle; souvent

ANN. 1770. Mars.

ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, & relèvent leurs paupières avec tant de force, qu'on apperçoit tout le blanc de l'œil en haut & en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme & effroyable ; pendant cette danse, ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, & frappent l'air avec leurs patou-patous. Cette horrible danse est accompagnée d'une chanson, sauvage il est vrai, mais qui n'est point désagréable & dont chaque refrain se termine par un soupir élevé & profond qu'ils poussent de concert. Nous vîmes dans les mouvemens des danseurs une force, une fermeté & une adresse que nous ne pûmes pas nous empêcher d'admirer ; dans leurs chansons ils gardent la mesure avec la plus grande exactitude ; j'ai entendu plus de cent pagaies frapper à la fois avec tant de précision contre les côtés de leurs pirogues, qu'elles ne produisoient qu'un seul son, à chaque tems de leur musique.

ILS chantent quelquefois pour s'amuser & sans l'accompagner de danse, une chanson qui n'est pas fort différente de celle-là ; nous en avons entendu aussi de tems en tems d'autres chantées par les femmes, dont les voix sont d'une douceur & d'une mélodie remarquables, & ont un accent agréable & tendre. La mesure en est lente & la chûte plaintive. Toute cette musique, autant que nous en pûmes juger sans avoir une grande connoissance de l'art, nous parut exécutée avec plus de goût qu'on n'a lieu de l'attendre de sau-

vages pauvres & errans dans un pays à moitié déſert. Nous crûmes que leurs airs étoient à pluſieurs parties ; du moins eſt-il certain qu'ils étoient chantés par pluſieurs voix enſemble.

ANN. 1770. Mars.

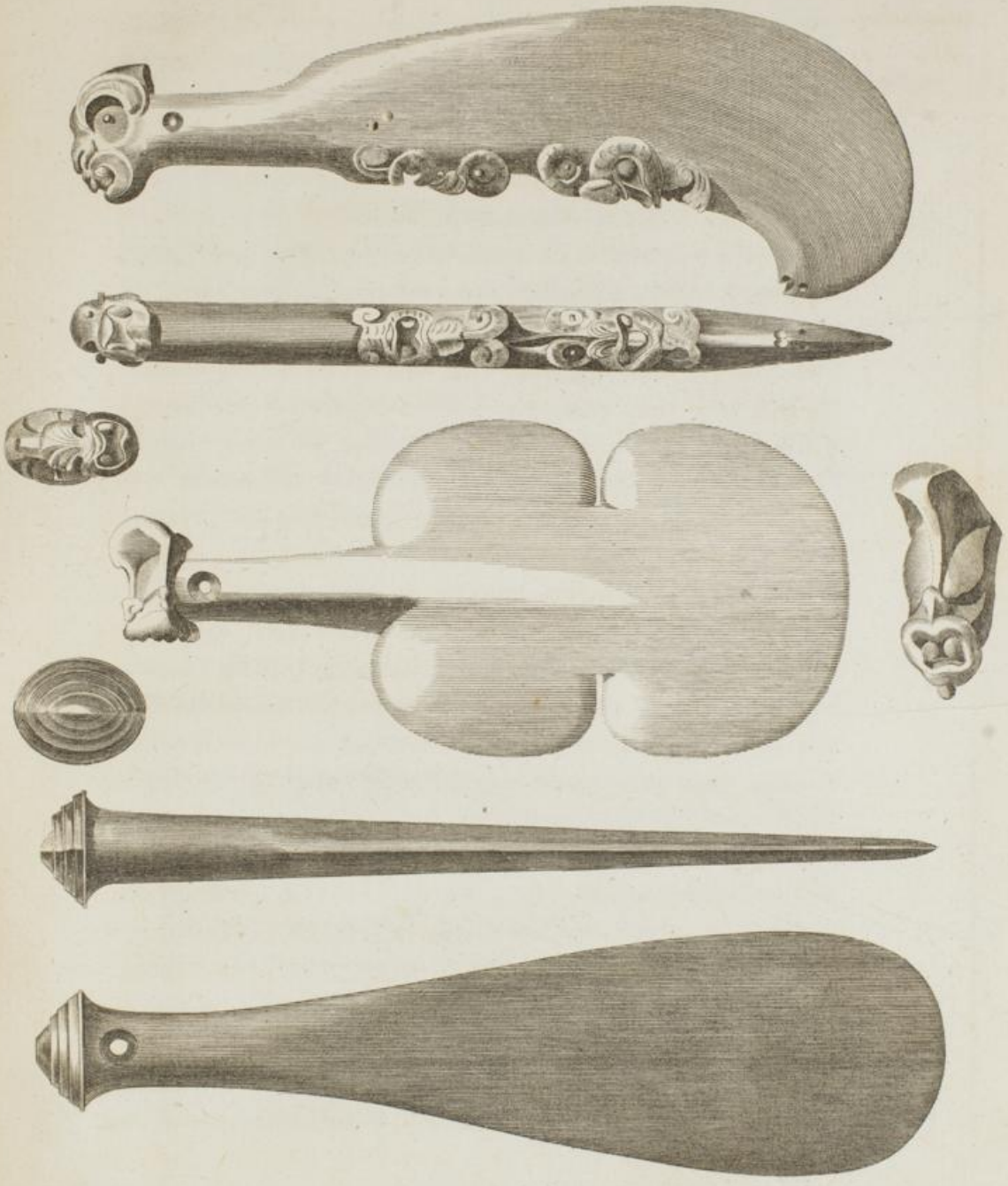
ILS ont des inſtrumens ſonores, mais on peut à peine leur donner le nom d'inſtrumens de muſique : l'un eſt la coquille appellée *la trompette de Triton*, avec laquelle ils font un bruit qui n'eſt pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un beuf. L'autre eſt une petite flûte de bois reſſemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, & auſſi peu harmonieuſe que le ſifflet que nous appellons *pea-whiſtle*. Ils ne paroiſſent pas regarder ces inſtrumens comme fort propres à la muſique ; car nous ne les avons jamais entendu y joindre leurs voix ni en tirer des ſons meſurés qui euſſent la moindre reſſemblance avec un air.

APRÈS ce que j'ai déjà dit ſur l'uſage où ſont ces Indiens de manger de la chair humaine, j'ajouterai ſeulement que dans preſque toutes les anſes où nous débarquâmes, nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avoit fait du feu, & que parmi les têtes qui furent apportées à bord par le vieillard, quelques-unes ſembloient avoir des yeux & des ornemens dans leurs oreilles, comme ſi elles euſſent été vivantes. Celle que M. Banks acheta lui fut vendue avec beaucoup de répugnance. Elle paroiſſoit évidemment avoir été celle d'un jeune homme d'environ quatorze ou quinze ans, & par les contuſions que nous apperçûmes à l'un des côtés,

ANN. 1770. Mars.

nous jugeâmes qu'elle avoit été frappée de plusieurs coups violens ; il lui manquoit même près de l'œil une partie de l'os. Ceci nous confirma dans l'opinion que ces Insulaires ne font point de quartier, & qu'ils ne gardent aucun prisonnier pour les tuer & les manger dans la suite, comme les habitans de la Floride ; car s'ils avoient conservé des prisonniers, ce pauvre jeune homme qui n'étoit pas en état de faire beaucoup de résistance, auroit probablement été du nombre ; nous savons d'ailleurs qu'il fut tué avec les autres, puisque le combat s'étoit passé peu de jours avant notre arrivée.

NOUS avons donné ailleurs une description assez détaillée des bourgs ou *hippahs* de ces peuples, qui sont tous fortifiés, & depuis la baie *Plenty*, (*d'abondance*) jusqu'au canal *de la Reine Charlotte*, les habitans semblent y résider habituellement ; mais dans les environs de la baie de *Pauvreté*, de la baie de *Hawke*, de *Tegadoo* & de *Tolaga*, nous n'avons point vu de *hippahs*, mais seulement des maisons isolées & dispersées à une certaine distance l'une de l'autre ; cependant sur les côtés des collines, il y a des plateformes fort longues, garnies de pierres & de dards ; elles servent probablement de retraites à ces peuples quand ils sont réduits à la dernière extrémité ; effectivement les hommes qui sont en haut peuvent combattre avec beaucoup d'avantage contre ceux qui sont au-dessous, & sur qui ils peuvent faire pleuvoir des dards & des pierres, tandis qu'il est impossible à ceux-ci d'employer de pareilles armes avec une égale force. Il est probable que les forts ne



Benard Dir

Espèce de Massue des Habitans de la Nouvelle Zélande appellées Patou-patous vus de côté, du tranchant et du bout. Ils ont de 14. à 18. pouces de long.

ſervent à ceux qui en ſont les maîtres, que pour réprimer une attaque ſubite ; car comme les défenſeurs de la place n'ont point d'eau, il leur ſeroit impoſſible de ſoutenir un ſiége. Cependant ils y amaſſent des quantités conſidérables de racines de fougère & de poiſſons ſecs ; mais ce ſont probablement des proviſions de réſerve pour les tems de diſette qui ſurviennent de tems en tems, comme nos obſervations ne laiſſent aucun lieu d'en douter. D'ailleurs, pendant que l'ennemi rôde dans le voiſinage, il peut être aiſé aux habitans du fort de ſe procurer de l'eau ſur le penchant de la colline, au lieu qu'ils ne pourroient pas recueillir de même de la racine de fougère ni prendre du poiſſon. ANN. 1770. Mars.

LES peuples de ce canton nous paroiſſent ſentir tous les avantages de leur ſituation, auſſi avoient-ils l'air de vivre dans la plus grande ſécurité ; leurs plantations étoient plus nombreuſes, leurs pirogues mieux décorées ; ils avoient de plus belles ſculptures & des étoffes plus fines. Cette partie de la côte étoit auſſi la plus peuplée ; peut-être devoient-ils l'abondance & la paix dont ils jouiſſoient en apparence, à l'avantage d'être réunis ſous un chef ou Roi ; car tous les habitans de ce diſtrict nous dirent qu'ils étoient ſujets de *Tératu*. Quand ils nous indiquèrent de la main la réſidence de ce Prince, nous jugeâmes que c'étoit dans l'intérieur des terres ; mais, lorſque nous connûmes un peu mieux le pays, nous trouvâmes que c'étoit dans la baie d'*Abondance* (*Plenty*).

ANN. 1770. Mars. Gouvernement.

IL eſt fort à regretter que nous ayions été obligés de quitter la *Nouvelle-Zélande*, ſans rien connoître de *Tératu* que ſon nom. Son territoire eſt certainement très-étendu, car il étoit reconnu pour Souverain depuis le Cap *Kidnappers*, au Nord & à l'Oueſt, juſqu'à la Baie d'*Abondance*; cette longueur de la côte comprend plus de quatre-vingt lieues, & nous ne ſavons pas juſqu'où ſes domaines pouvoient s'étendre à l'Oueſt. Les villes fortifiées que nous avons vues dans la Baie d'*Abondance* étoient peut-être les barrieres de ſes états; d'autant qu'à la Baie de *Mercure*, les habitans n'étoient point ſoumis à ſon autorité ni à celle d'aucun autre chef; car par-tout où nous débarquâmes, & toutes les fois que nous parlâmes aux habitans de cette côte, ils nous dirent que nous n'étions qu'à peu de diſtance de leurs ennemis.

NOUS avons trouvé dans les domaines de *Tératu* pluſieurs chefs ſubalternes pour leſquels on avoit beaucoup de reſpect, & qui adminiſtroient probablement la juſtice. Lorſque nous portâmes des plaintes à l'un deux ſur un vol commis à bord du vaiſſeau par un habitant, il donna au voleur pluſieurs coups de pied & de poing que celui-ci reçut comme un châtiment infligé par une autorité à laquelle il ne devoit point faire de réſiſtance, & dont il n'avoit pas droit de marquer du reſſentiment; nous n'avons pas pû apprendre ſi cette autorité ſe tranſmettoit par héritage ou par nomination, mais nous avons remarqué que dans cette partie de la *Nouvelle-Zélande* ainſi que

dans d'autres, les chefs étoient des hommes âgés. Nous avons appris cependant que dans quelques diſtricts l'autorité des chefs étoit héréditaire. ANN. 1770. Mars.

LES petites ſociétés que nous trouvâmes dans les parties méridionales de la *Nouvelle-Zélande* ſembloient avoir pluſieurs choſes en commun, & en particulier leurs belles étoffes & leurs filets de pêche. Elles conſervoient leurs étoffes, qui étoient peut-être des dépouilles de guerre, dans une petite hutte, conſtruite pour cet effet au milieu du bourg. Dans preſque toutes les maiſons, nous vîmes des hommes travailler aux filets, dont ils raſſembloient enſuite les différentes parties pour les joindre enſemble. Les habitans de la *Nouvelle-Zélande* ſemblent faire moins de cas des femmes que les Inſulaires de la mer du Sud, & telle étoit l'opinion de Tupia, qui s'en plaignoit comme d'une affront fait au ſexe. Nous remarquâmes que les deux ſexes mangeoient enſemble, mais nous ne ſavons pas avec certitude la maniere dont ils partagent entr'eux les travaux. Je ſuis porté à croire que les hommes labourent la terre, font des filets, attrapent des oiſeaux vont dans les pirogues pour pêcher ; & que les femmes recueillent la racine de fougere, raſſemblent près de la grève les écreviſſes de mer & les autres poiſſons à coquille, apprêtent les alimens & fabriquent l'étoffe : telles étoient du moins leurs occupations, lorſque nous avons eu occaſion de les obſerver, ce qui nous eſt arrivé rarement ; car en général, par-tout où nous allions, notre viſite faiſoit un jour de fête ;

ANN. 1770. Mars.

les hommes, les femmes & les enfans s'attroupoient autour de nous, ou pour satisfaire leur curiosité, ou pour acheter quelques-unes des précieuses marchandises que nous portions avec nous, & qui consistoient principalement en clous, papiers & morceaux de verre.

Religion.

ON ne doit pas supposer que nous ayions pû acquérir des connoissances très-étendues sur la religion de ces peuples ; ils reconnoissent l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont l'un est suprême & les autres subordonnés ; ils expliquent à-peu-près de la même maniere que les Otahitiens, l'origine du monde & la production du genre-humain. Tupia cependant sembloit avoir sur ces matieres de plus grandes lumières qu'aucun des habitans de la *Nouvelle-Zélande ;* & lorsqu'il étoit disposé à les instruire, ce qu'il faisoit quelquefois par de longs discours, il étoit sûr d'avoir un nombreux auditoire qui l'écoutoit avec un silence si profond, avec tant de respect & d'attention, que nous ne pouvions pas nous empêcher de leur souhaiter un meilleur prédicateur.

NOUS n'avons pas pu savoir quels hommages ils rendent aux Divinités qu'ils reconnoissent ; mais nous n'avons point vu de lieux destinés au culte public, comme les *Morais* des Insulaires de la mer du Sud. Cependant nous avons apperçu près d'une plantation de patates douces, une petite place quarrée, environnée de pierres, & milieu de laquelle on avoit dressé un des pieux pointus qui leur servent de bêche & auquel étoit suspendu un panier rempli de racines de fougère.

En

En questionnant les Naturels du pays sur cet objet, ils nous dirent que c'étoit une offrande adressée à leurs dieux, par laquelle on espéroit les rendre plus propices & obtenir d'eux une récolte abondante. ANN. 1770. Mars.

NOUS ne pouvons pas nous former une idée précise de la manière dont ils disposent de leurs morts. Les rapports qu'on nous a faits sur cet objet, ne sont point d'accord. Dans les parties septentrionales de la *Nouvelle Zélande*, ils nous dirent qu'ils les enterroient, & dans la partie méridionale, nous apprîmes qu'on les jettoit dans la mer. Il est sûr que nous n'avons point vu de tombeaux dans le pays, & qu'ils affectoient de nous cacher, avec une espèce de secret mystérieux, tout ce qui est relatif à leurs morts. Mais quels que soient leurs cimetières, les vivans sont eux-mêmes des espèces de monumens de deuil. A peine avons-nous une seule personne de l'un ou l'autre sexe dont le corps n'eût pas quelques cicatrices des blessures qu'elle s'étoit faites comme un témoignage de sa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Quelques-unes de ces blessures étoient si récentes que le sang n'étoit pas encore entièrement étanché, ce qui prouve que la mort avoit frappé quelqu'un sur la côte pendant que nous y étions. Cela étoit d'autant plus extraordinaire, que nous n'avions point appris qu'on eût fait aucune cérémonie funéraire. Quelques-unes de ces cicatrices étoient très-larges & très-profondes, & nous avons trouvé plusieurs habitans dont elles défiguroient le visage. Nous avons encore observé dans ce pays un Morts.

monument d'une autre eſpèce, je veux dire la croix qui étoit dreſſée près du *Canal de la Reine Charlotte*.

ANN. 1770. Mars.

Religion.

APRÈS avoir décrit, le mieux qu'il m'a été poſſible, les uſages & les opinions des habitans de la *Nouvelle Zélande*, ainſi que leurs pirogues, leurs filets, leurs meubles & leurs outils, leur habillement, je remarquerai ſeulement que les reſſemblances que nous avons trouvées entre ce pays & les Iſles de la mer du Sud, relativement à ces différens objets, ſont une forte preuve que tous ces Inſulaires ont la même origine, & que leurs ancêtres communs étoient natifs de la même contrée. Chacun de ces peuples croit par tradition que ſes pères vinrent, il y a très-longtems, d'un autre pays, & ils penſent tous, d'après cette même tradition, que ce pays s'appelloit *Heawiſe*; mais la conformité des langages paroît établir ce fait d'une manière inconteſtable. J'ai déja remarqué que Tupia ſe faiſoit parfaitement entendre des Zélandois, lorſqu'il leur parloit dans la langue de ſon propre pays. Je vais donner un échantillon de cette reſſemblance, en rapportant différens mots des deux langues ſuivant le dialecte des Iſles ſeptentrionales & méridionales dont la *Nouvelle Zélande* eſt compoſée, & on verra que l'idiôme d'*Otahiti* ne diffère pas plus de celui de la *Nouvelle-Zélande*, que les dialectes des deux Iſles de ce dernier pays, ne diffèrent l'un de l'autre.

ANN. 1770. Mars.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-ZÉLANDE. *Isle du Nord.*	*Isle du Sud.*	OTAHITI.
un chef,	eareete,	eareete,	earee.
un homme,	taata,	taata,	taata.
une femme,	whahine,	whahine,	ivahine.
la téte,	eupo,	heaowpoho,	eupo.
les cheveux,	macauwe,	heoo-oo,	roourou.
l'oreille,	terringa,	hetaheyei,	terrea.
le front,	erai,	heai,	erai.
les yeux,	mata,	hemata,	mata.
les joues,	paparinga,	hepapaeh,	paparea.
le nez,	ahewh,	heeih,	ahew.
la bouche,	hangoutou,	hegaowai,	outou.
le menton,	ecouwai,	hakaoewai,	
le bras,	haringaringu,		rema.
le doigt,	maticara,	hermaigawh,	mancow.
le ventre,	ateraboo,		oboo.
le nombril,	apeto,	heeapeto,	peto.
venez ici,	haromai,	heromai,	harromai.
poiſſon,	heica,	heica,	eyea.
écreviſſe de mer,	kooura,	kooura,	tooura.
cocos,	taro,	taro,	taro.
pommes de terre douces,	cumala,	cumala,	cumala.
ignames,	tuphwhe,	tuphwhe,	tuphwhe.
oiſeaux,	mannu,	mannu,	mannu.
non,	kaoura,	kaoura,	oure.
un,	tahai,		tahai.
deux,	rua,		rua.

ANN. 1770. Mars.

FRANÇOIS.	NOUVELLE-ZÉLANDE. *Iſle du Nord.*		OTAHITI. *Iſle du Sud.*
trois,	torou,		torou.
quatre,	ha,		hea.
cinq,	rema,		rema.
ſix,	ono,		ono.
ſept,	etu,		hetu.
huit,	warou,		warou.
neuf,	iva,		heva.
dix,	angahourou,		ahourou.
la dent,	hennihew,	heneaho,	nihio.
le vent,	mehow,		mattai.
un voleur,	amootoo,		teto.
examiner,	mataketake,		mataitai.
chanter,	eheara,		heiva.
mauvais,	keno,	keno,	eno.
arbres,	eratou,	eratou,	eraou.
grand-père,	toubouna,	toubouna,	toubouna.
comment appellez-vous ceci ou cela.	owy terra,		owy terra.

IL eſt démontré par ce vocabulaire, que la langue de la *Nouvelle-Zélande* & celle d'*Otahiti*, ſont radicalement les mêmes. Celles des parties ſeptentrionale & méridionale de la *Nouvelle-Zélande* diffèrent ſurtout par la prononciation, ainſi qu'on voit les mêmes mots Anglois prononcés différemment dans le Comté de *Middleſex* & celui d'*Yorck*. D'ailleurs les mots en uſage dans ces deux cantons, que nous ve-

nons de rapporter, n'ayant pas été écrits par la même perſonne, il eſt poſſible que l'une ait employé plus de lettres que l'autre pour exprimer le même ſon.

ANN. 1770. Mars.

JE dois obſerver auſſi que c'eſt le génie de la langue, ſur-tout dans la partie méridionale de la *Nouvelle Zélande*, de mettre des articles devant les noms, ainſi que nous y plaçons *le*, *un*, &c. Les articles dont ils ſe ſervent communément ſont *he* ou *ko*; c'eſt encore un uſage commun parmi eux, d'ajouter le mot *oeia* après un autre mot, comme une repétition de la même choſe, ſur-tout s'ils répondent à une queſtion; ainſi que nous diſons, *oui vraiment*, *certainement*, *en vérité*. D'après cette pratique, nos Officiers, qui ne jugeoient des mots que par l'oreille, ſans pouvoir appliquer une ſignification à chaque ſon, formèrent des mots d'une longueur énorme. Je vais faire entendre ceci par un exemple.

DANS la *Baie des Iſles* il y en a une remarquable qui eſt appellée par les Naturels du pays *matuaro*. Un de nos Officiers ayant demandé le nom de cette Iſle, un Indien répondit en y ajoutant la particule, *Kematuaro*; l'Officier n'entendant qu'imparfaitement, répéta ſa queſtion, & le Zélandois réitéra ſa réponſe, en ajoutant *oeia*, ce qui fit le mot *kematuarooeia*; il arriva de-là que dans le livre du Lok, je trouvai *matuaro* transformé en *cumettiwarroweia*. La même mépriſe pourroit arriver à un Etranger arrivé parmi nous. Suppoſons qu'un habitant de la *Nouvelle-Zélande* ſoit à *hackney* & qu'il demande » quel village eſt-ce ici » on lui répondroit » c'eſt

ANN. 1770. Mars.

» *hackney* » Supoſons encore qu'il réitère la même queſtion avec un air d'incertitude & de doute, on pourroit lui dire » oui vraiment c'eſt *hackney*. Si le Zélandois ſavoit écrire, & qu'il fît un journal pour l'inſtruction de ſes compatriotes, il y mettroit que pendant ſa réſidence parmi nous, il a été au village appellé » *ouivraimentc'eſthackney* ». Les Inſulaires de la mer du Sud employent les articles *to* ou *ta* au lieu du *he* ou du *ko* des Zélandois; mais ils ſe ſervent également du mot *oeia*, & lorſque nous commençâmes à apprendre la langue, nous tombâmes par-là dans pluſieurs mépriſes ridicules.

EN admettant que le même pays a peuplé originairement ces Iſles, ainſi que celles des Mers du Sud, il reſtera toujours à ſçavoir quel eſt ce pays. Nous penſons unanimement que ces peuples ne viennent pas de l'Amérique, qui eſt ſituée à l'Eſt de ces contrées; & à moins qu'il n'y ait au Sud un continent d'une médiocre étendue, il s'enſuivra donc qu'ils viennent de l'Oueſt.

NOTRE navigation a certainement été défavorable aux idées qu'on s'étoit formées d'un continent méridional, puiſque nous avons parcouru ſans le trouver au moins les trois quarts des poſitions dans leſquelles on ſuppoſe qu'il exiſte. Taſman, Juan Fernandès, l'Hermite, Commandant d'une Eſcadre Hollandoiſe, Quiros & Roggewin ſont les principaux Navigateurs dont on ait cité l'autorité dans cette occaſion, & le voyage de l'*Endeavour*, a démontré que la terre vue par ces marins, ne faiſoit pas partie d'un continent,

comme on l'a cru. Il a auſſi entièrement détruit les argumens phyſiques dont on s'eſt ſervi pour prouver que l'exiſtence d'un continent méridional étoit néceſſaire à la conſervation de l'équilibre entre les deux hémiſphères ; car ſur ce principe, ce que nous avons déjà prouvé n'être que de l'eau, rendroit trop léger l'hémiſphère méridional. Dans notre route au Nord, après avoir doublé le Cap *Horn*, lorſque nous étions au 40 d de latitude, notre longitude étoit de 110 d, & à notre retour au Sud, après avoir quitté *Ulietea*, quand nous nous retrouvâmes au 40 d de latitude, notre longitude étoit de 145 d ; la différence eſt donc de 35 d. Lorſque nous fûmes au 30 d de latitude Nord & Sud, la différence de longitude entre les deux routes étoit de 21 d ; cette différence reſta la même juſqu'à ce que nous fuſſions deſcendus au 20 d de latitude ; mais un ſimple coup-d'œil ſur la carte fera mieux entendre ceci que la deſcription la plus détaillée. Cependant, comme on trouvera dans cette carte un grand eſpace qui s'étend juſqu'aux Tropiques & qui n'a été ni viſité par nous, ni par aucun navigateur de notre connoiſſance, & comme on verra d'ailleurs qu'il y a aſſez de place pour un cap d'un continent méridional qui s'étendroit au Nord dans une latitude Sud fort avancée, je vais donner les raiſons qui me portent à croire qu'au Nord du 40 d de latitude Sud, il n'y a point de cap d'aucun continent méridional.

ANN. 1770. Mars.

MALGRÉ ce qu'on trouve dans les Mappemondes de quelques Géographes, & ce qui a été dit par M. Dalrymple relativement à Quiros, il eſt hors de toute

ANN. 1770. Mars.

probabilité qu'il ait vu aucunes marques d'un continent au Sud des deux Iſles qu'il découvrit au 25 ou 26^{d} de latitude, & que je ſuppoſe pouvoir être ſituées entre le 130^{d} & le 140^{d} de longitude Oueſt; il paroît encore moins vraiſemblable qu'il ait découvert quelque choſe qui, dans ſon opinion, fût un ſigne connu ou indubitable d'une pareille terre; car ſi cela étoit, il auroit certainement fait voile au Sud pour la chercher, & en admettant que l'indication fut infaillible, il auroit dû la trouver par cette voie. La découverte d'un continent méridional étoit le premier objet du voyage de Quiros, & perſonne ne paroît l'avoir eu plus à cœur que lui; de ſorte que s'il a été au 26^{d} de latitude Sud & au 146^{d} de longitude Oueſt, où M. Dalrymple a placé les Iſles découvertes par ce Navigateur, on peut juſtement en conclure qu'il n'y a aucune partie de continent méridional qui s'étende à cette latitude.

D'après la relation du voyage de Roggewin, il ne paroîtra pas moins évident, je penſe, qu'entre le 130^{d} & le 150^{d} de longitude Oueſt, il n'y a point de continent au Nord du 35^{d} de latitude Sud. M. Pingré a inſéré un extrait du voyage de Roggewin, & une carte des mers du Sud, dans un traité du paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil qu'il étoit allé obſerver; & ſur des raiſons qu'on peut voir détaillées dans ſon ouvrage, il ſuppoſe qu'après avoir quitté l'Iſle *Eaſter*, qu'il place au 28^{d} $\frac{1}{2}$ de latitude Sud & au 123^{d} de longitude Oueſt, ce navigateur gouverna au S. O. juſqu'au 34^{d} S., & enſuite à l'O. N. O.; &

ſi

si effectivement ce fut-là sa route, il est prouvé sans réplique qu'il n'y a point de continent au Nord du 35 d Sud. Il est vrai que M. Dalrymple dit que sa route fut différente, & que de l'Isle *Easter*, il porta N. O. en suivant ensuite une direction qui est à peu près la même que celle de le Maire; mais il me paroît hors de toute probabilité qu'un homme qui, à sa propre requête, avoit été envoyé pour découvrir un continent méridional, ait pris une route par laquelle le Maire avoit déjà prouvé qu'on ne pouvoit point en trouver; il faut cependant avouer qu'il est impossible de déterminer d'une manière sûre quelle fut la route de Roggewin, parce que dans les relations qui ont été publiées de son voyage, on n'a fait mention ni des longitudes ni des latitudes. Quant à moi, dans ma route, soit au Nord, au Sud ou à l'Oueſt, je n'ai rien apperçu que j'aie pu prendre pour un signe de terre, si ce n'est peu de jours avant de découvrir la côte orientale de la *Nouvelle-Zélande*. Il est vrai que j'ai vu souvent de grandes troupes d'oiseaux, mais c'étoient ordinairement des oiseaux qu'on trouve à une distance très-éloignée des côtes; il est vrai encore que j'ai rencontré fréquemment des monceaux de goëmons; mais je ne saurois pas en conclure qu'il y eût quelque terre dans le voisinage, parce que j'ai appris, à n'en pouvoir douter, qu'une quantité considérable defêves, appellées *Ox-Eyes* (*Yeux-de-bœuf*) & qui ne croissent que dans les Isles de l'Amérique, sont jettées toutes les années sur la côte d'*Irlande*, laquelle en est éloignée de douze cens lieues.

ANN. 1770. Mars.

ANN. 1770. Mars.

VOILA les raisons sur lesquelles je me fonde pour avancer qu'il n'y a point de continent au Nord du 40^{d} de latitude Sud ; je ne puis pas affirmer également qu'il n'y en ait point au Sud par-delà le 40^{d} ; mais je suis si éloigné de vouloir décourager les entreprises qu'on pourroit faire encore pour résoudre enfin une question qui a été long-tems l'objet de l'attention de plusieurs Nations, que mon voyage ayant réduit à un si petit espace l'unique situation possible d'un continent de l'hémisphère méridional au Nord du 40^{d} de latitude, ce seroit dommage de laisser plus long-tems cette portion du globe sans l'examiner, d'autant qu'une expédition faite pour cet objet, procureroit probablement de grands avantages. On résoudroit d'abord la question principale si long-tems incertaine, & quand on ne trouveroit point de continent, on pourroit découvrir dans les régions du Tropique de nouvelles Isles, parmi lesquelles il y en a vraisemblablement beaucoup qui n'ont été encore reconnues par aucun vaisseau d'Europe. Tupia nous a fait de tems en tems la description de plus de cent-trente de ces Isles, & dans une carte qu'il a tracée lui-même, il en a placé jusqu'à soixante-quatorze.

Fin du deuxième Livre.